

*La Messe et sa Catéchèse* (Vanves, 30 avril-4 mai 1946).  
(Coll. « Lex Orandi », 7.) Éditions du Cerf, Paris, 1947,  
344 pp. (14 × 21).

Les lecteurs de *La Maison-Dieu* savent<sup>1</sup> que le Centre de Pastorale liturgique réunit chaque année en une commune session d'étude théologiens et liturgistes d'une part, et de l'autre prêtres engagés dans le ministère paroissial ou missionnaire, pour confronter la science des uns avec l'expérience des autres et les besoins concrets du peuple chrétien à l'heure actuelle. En 1946 la session de Vanves eut pour objet la catéchèse de la messe; ses rapports et l'essentiel des discussions qui les ont suivis nous sont livrés dans le septième volume de la collection « Lex Orandi », *La Messe et sa Catéchèse*.

Le titre choisi fait bien comprendre le but de la session : renouveler chez les prêtres l'intelligence du mystère de la messe, et par là les aider à expliquer la messe aux chrétiens. C'est-à-dire qu'ici théologie et liturgie, l'explication du sacrement et celle des prières et des rites ne sont pas séparées, — c'est-à-dire aussi, et plus profondément, que, sans négliger la lumière des principes théologiques, on renonce ici aux précisions de détail et à l'appareil technique nécessaires dans l'enseignement scolaire de la théologie pour faire la part la plus grande aux sources bibliques, patristiques et liturgiques.

Ce retour aux sources a une double signification. En premier lieu, il est une manifestation parmi beaucoup d'autres d'un mouvement qui se généralise dans la pensée catholique actuelle, et dont les divers aspects sont étroitement solidaires : la liturgie, par exemple, est pleine de la parole de Dieu, et ce sont les Pères de l'Église qui l'ont organisée; qui souvent ont composé ses prières, qui lui ont donné son esprit. Une restauration de l'esprit liturgique qui ne serait pas en même temps un retour à la Bible et aux Pères serait vaine<sup>2</sup>. En second lieu, c'est ici la prédication qui retourne aux sources et y reprend son vieux nom de *catéchèse*<sup>3</sup>. Car, pour l'enseignement pastoral, la Bible, les Pères,

1. Cf. le cahier 15 de *La Maison-Dieu*, sur la liturgie des malades.

2. Cf. *infra*, note 6.

3. Il y a deux ans, dans son remarquable article sur *Catéchèse et Catéchisme*, M. le chanoine Martimort entreprenait ici même (*La Maison-Dieu*, n° 6, pp. 37-48) d'« exposer brièvement en quoi la méthode d'instruction religieuse de l'antiquité différait de la nôtre. Non pas qu'on prétende qu'il faille revenir purement et simplement à ces formes primitives, car les circonstances ont bien changé... » (*art. cité*, p. 37). Mais « ... il n'est pas possible qu'en nous enracinant toujours plus profondément dans la Tradition, nous ne trouvions pas le secret d'une pédagogie sacrée adaptée à notre temps, ancienne par son esprit, toute nouvelle dans sa forme » (*ibid.*, p. 48).

la liturgie sont, en même temps que des sources, des modèles : les auteurs inspirés, les saints Pères, la prière de l'Église ne s'adressent pas à des étudiants désireux de pénétrer intellectuellement le message révélé, mais simplement à tous les hommes qui croient en Jésus-Christ ou sont appelés à croire en lui<sup>4</sup>. Voilà pourquoi les pasteurs d'âmes qui s'abreueront à ces sources y puiseront en plénitude le véritable esprit chrétien, y compris le souci de mettre d'abord en valeur les vérités essentielles de la foi et de parler aux fidèles un langage qui leur soit vraiment accessible : par là ils réaliseront les deux points de la remarquable allocution prononcée par l'archevêque de Paris à la session de Vanves, allocution à laquelle les lecteurs du livre feront bien d'accorder toute l'attention qu'elle mérite.

Le volume est divisé en trois parties qui présentent, la première les sources, la seconde les « lignes de force » d'une théologie de la messe, la troisième quelques applications pastorales : cadre fort souple d'ailleurs, et la seconde partie rejoint bien souvent la première. C'est normal et heureux dans le type pastoral de théologie qui est recherché ici. Peut-être cependant l'un ou l'autre des conférenciers a-t-il abusé de cette souplesse du cadre et empiété sur le domaine de ses voisins.

La première partie puise successivement aux trois grandes sources de la théologie sacramentaire, à savoir l'Écriture, les Pères et la liturgie. Tout d'abord, le R. P. Benoît décrit *Le Mystère eucharistique d'après les Évangiles*. Après un récit de la dernière Cène, il dégage le sens profond des paroles dites et des gestes accomplis par le Christ ce soir-là. Par leur dépouillement, leur précision, leurs nuances, les pages du P. Benoît font penser à *L'Évangile de Jésus-Christ* de son maître, le P. Lagrange. Mais elles se ressentent un peu de n'avoir point été rédigées pour une conférence à Vanves. Leur accent intemporel étonne dans ce volume.

Le P. Daniélou, dont on connaît la série d'articles parus ces dernières années sur la liturgie et la typologie du baptême, aborde ici avec beaucoup de talent la question de *la catéchèse eucharistique des Pères de l'Église*, surtout des Pères grecs, — saint Augustin retient peu son attention. Il n'a pas de peine à démontrer l'existence d'une prédication eucharistique chez les Pères, cela dès Hippolyte, prédication catéchétique assez semblable d'une Église à l'autre pour qu'on puisse affirmer que « nous sommes... là en présence d'un enseignement ordonné suivant un plan uni-

4. Cf., dans le présent volume, les remarques du R. P. Féret en tête de son essai, pp. 205-207.

versel, d'une véritable institution » (p. 36). A part un enseignement sacramentaire prébaptismal très rudimentaire, c'est après l'initiation chrétienne que les néophytes étaient instruits sur les sacrements qui la composent (p. 37). Le P. Daniélou distingue ensuite les trois parties principales de la catéchèse eucharistique, partie scripturaire, partie théologique, partie liturgique, et s'attache surtout à la première d'entre elles : il passe en revue les grands types de l'eucharistie dans l'Ancien Testament, « qui constituent le fond commun traditionnel de la catéchèse eucharistique » (p. 46) et sont empruntés principalement à l'Hexateuque<sup>5</sup>, puis les passages des Psaumes et du Cantique des cantiques que les Pères ont appliqués à l'eucharistie<sup>6</sup>. Il souligne le rapport entre l'eucharistie et la perfection de la vie spirituelle : c'est celle-là qui nous conduit à celle-ci, qui nous procure la *sobria ebrietas*.

En étudiant les catéchèses patristiques, le P. Daniélou a été frappé par deux traits : « la cohérence de toute la réalité chrétienne autour du sacrifice du Christ » (p. 72) et « l'atmosphère religieuse, sacrale, au milieu de laquelle s'accomplissent les mystères et l'explication des mystères » (p. 71). Sur ce second point, le savant professeur de l'Institut catholique aurait peut-être dû souligner la différence de ton entre les Pères syriens et les Cappadociens par exemple. Comme l'a montré Edmund Bishop dans son fameux appendice à la traduction anglaise des *Homélies liturgiques de Narsai* (éd. Connolly, Cambridge, 1901), si les chrétiens ont toujours eu envers les réalités sacrées la vénération qui leur est due, l'atmosphère de *crainte sacrée* ne commence à apparaître dans le culte que vers la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle, en terre syrienne. Elle est louable, certes, et c'est une des richesses spirituelles de l'Église, mais je ne crois pas qu'elle soit au nombre des valeurs universelles que la tradition impose à tous : il y a eu avant elle et il y a à côté d'elle place pour une autre attitude envers les sacrements, et il n'est pas illégitime que cette attitude attire davantage nos contemporains. De ce point de vue, c'est avec une parfaite justesse que le P. Roguet écrit plus loin : « L'autel est une table... Il est important de le montrer aux fidè-

5. Page 47, note 4, le P. Daniélou indique, sans prendre parti, la discussion soulevée au sujet des homélies pascales du Pseudo-Chrysostome. Les arguments du regretté Dom Connolly me paraissent exclure de façon irréfutable leur attribution à Hippolyte.

6. Cette partie de l'exposé du P. Daniélou occasionna un débat très animé sur la présentation de la Bible à nos contemporains. Difficulté de faire entrer des citoyens occidentaux dans un monde oriental et paysan. Par contre, toute la Révélation biblique se développe dans une histoire et, si nous savons présenter cela, les hommes d'aujourd'hui y seront très sensibles.

les... Quand ils en seront persuadés, il faudra leur dire : « Mais cette table est un autel, et ce repas est un sacrifice » (p. 117).

La première partie s'achève par une étude du chanoine Martimort sur les *Lignes essentielles de la messe d'après les liturgies comparées*. Ces quelque vingt-cinq pages, nécessairement schématiques, montrent combien l'on devra tenir compte des liturgies non romaines quand on voudra remettre au point les *Leçons sur la Messe* de Mgr Batiffol. Souhaitons que le directeur du C.P.L. trouve un jour le loisir de s'attaquer à cette tâche, qu'il se montre si capable d'accomplir.

La seconde partie du volume, intitulée « Lignes de force », contient cinq conférences très différentes les unes des autres par leur étendue et leur méthode.

Tout d'abord, le P. Roguet présente simplement et clairement les points théologiques essentiels : *La Messe, Mémorial du Seigneur*, n'est pas, comme l'a voulu la théologie baroque d'où nous sortons à peine, un mystère inscrutable qui a fait couler des flots d'encre et fait construire des théories abstruses, c'est le renouvellement de la Cène, le repas par excellence, car ce jour-là le Seigneur a commandé de « faire ceci en mémoire de lui » ; et le récit de la Cène prouve qu'elle fut le repas de la Pâque nouvelle, le mémorial du sacrifice de la Croix. Ce sacrifice, la messe le contient et en applique les fruits.

Dom Lambert Beauduin, dans sa conférence sur *La Messe, sacrifice de louange*, développe cette idée que « l'adoration et la louange sont le but premier et l'élément essentiel de tout sacrifice... Quant aux buts propitiatoire et impétratoire, ils peuvent être rendus nécessaires par l'état coupable de l'offrant; mais ne jaillissent pas spontanément de la notion de sacrifice » (p. 139). Cette idée a été très active dans les anciennes liturgies, mais elle a été injustement compromise avec le luthéranisme.

Dans la conférence suivante, sur *Nos sacrifices et le sacrifice du Christ à la messe*, le Rme P. Dom Bernard Capelle, Abbé du Mont-César à Louvain, commence par discerner dans tout sacrifice rituel deux aspects : les dispositions de celui qui l'offre et la qualité intrinsèque de l'œuvre accomplie, chargée de vertu divine<sup>7</sup>. Or « la messe est susceptible d'enclorre et d'exprimer la plus héroïque donation de l'homme, mais elle est premièrement le sacrifice objectif du Christ... » (p. 159). Ce principe théologique et la signification obvie des prières de l'offertoire au Missel romain nous invitent à accorder moins d'importance qu'on ne

7. A la page 162, Dom Capelle reprend le nom d'oblatureur pour désigner le « fidèle qui vient offrir à Dieu, par les mains du prêtre, la victime ». Le terme est certainement heureux et utile.

l'a fait ces dernières années au don de nous-mêmes à Dieu dans l'offertoire et surtout à la manifestation de ce don par différents objets apportés à l'autel. Il y a eu « une véritable hypertrophie de l'*opus operantis* » (p. 170).

L'éminent liturgiste de Louvain, auquel l'étude du Missel romain doit tant, ne m'en voudra pas de faire la remarque suivante : je crois sa réaction contre la dévotion subjective à la messe juste et très opportune, mais j'ai peur qu'elle n'ait dépassé l'équilibre qu'elle voulait rétablir. Certes, l'offrande de nous-mêmes à Dieu est bien plus le fruit de l'eucharistie en nous que notre disposition à recevoir celle-ci. C'est par la communion que Dieu réalisera en nous son *manus aeternum*, fera de nous des hosties de louange; mais c'est à l'offertoire que nous lui avons demandé de faire de nous de telles hosties; nous lui avons offert notre désir, nos bonnes dispositions. Et si, depuis le XII<sup>e</sup> siècle, la spiritualité occidentale insiste sur l'offrande de nous-mêmes à l'offertoire, il y a là un fait spirituel de la vie de l'Église que le théologien ne saurait négliger.

Dans sa très importante étude sur *La Messe, rassemblement de la communauté*, dont le contenu est beaucoup mieux indiqué par le sous-titre : « Peuple de Dieu et Pâque eucharistique », le P. H.-M. Féret éclaire le sacrement pascal de la nouvelle Alliance par ses préparations et ses figures de l'Ancien Testament.

L'eucharistie est mystère pascal et doit être comprise à la lumière de la Pâque ancienne qu'elle accomplit et qu'elle remplace, à la lumière donc du déroulement des promesses de Dieu dans l'histoire de son peuple saint. L'Exode a fixé des traits durables du peuple de Dieu : toujours il devra être délivré par Dieu du monde des servitudes et de l'idolâtrie; « toujours il devra passer par les purifications du désert; toujours enfin il devra, fort de la puissance du Dieu vivant en lui, déployer toutes ses ressources d'énergie et de liberté pour conquérir... la véritable et définitive terre promise » (p. 219). Pareillement, la Pâque est le mystère du « passage » national du peuple de Dieu et marque ses étapes historiques. Aux jours saints, cette Pâque devient eucharistique parce que les promesses sont accomplies et que le peuple se sait comblé, et cependant elle reste encore eschatologique.

Dans le repas pascal de la nouvelle Alliance, à la différence de sa figure, on commence par la manducation du pain et l'immolation de l'Agneau vient ensuite. En choisissant le pain et le vin, préfigurés par Melchisédech, pour en faire son Corps et son Sang, le Christ exalte les réalités terrestres et le labeur de l'homme.

En commençant par un repas, il nous signifie que dans le mystère chrétien la charité fraternelle nous conduit au sacrifice.

La Cène est en effet en rapport étroit avec la Passion, avec le sacrifice du Messie rejeté par son peuple, du Fils obéissant à la volonté de son Père comme jadis Isaac à la volonté d'Abraham : l'âme de ce sacrifice est l'acte de charité du Christ en croix, qui cimente la charité du peuple nouveau, le libère du mal et le fait entrer en possession de son héritage divin : Pâque vraiment triomphale !

Le réalisme de la Pâque eucharistique s'explique par la situation générale des réalités de l'Alliance nouvelle par rapport au mouvement des promesses dans l'ancienne Alliance : dans chaque cas, la réalité prolonge la promesse dans l'espace et le temps et la transcende en dehors de l'espace et du temps.

Ce principe extrêmement éclairant permet de présenter sous un jour nouveau les principales thèses de la théologie classique de l'eucharistie et met admirablement en valeur leur cohérence.

J'espère n'avoir pas résumé de façon trop infidèle cet exposé si riche et si vivifiant, que sa densité même, et parfois une rédaction quelque peu hâtive, rendent difficile à suivre.

Des discussions pastorales il faut particulièrement retenir un point important : la nécessité de distinguer la communauté chrétienne proprement dite, qui a droit à une formation chrétienne intégrale, et le groupe des catéchumènes et de ceux qui pratiquent doivent leur être assimilés : ceux-ci ont besoin d'une formation progressive et vraisemblablement d'une liturgie adaptée à eux. Ceci nous ramène à une question étudiée à Vanves, celle de l'obligation d'assister à la messe des catéchumènes. « *Les pasteurs, disent les conclusions de la session, s'efforceront de lui redonner tout son sens et toute son efficacité; ils se tiendront en garde contre une casuistique qui en minimiserait la portée et l'obligation* » (p. 323). L'ensemble de ces conclusions, si justes et si pesées dans leurs termes, méritent une lecture très attentive.

Le volume s'achève par la traduction française de l'anaphore de saint Basile : beau témoignage d'esprit catholique. Ce livre est un livre de plénitude catholique.